L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 3 JUILLET 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 3 JUILLET 1893.

Dufour & Boumpe,
Propriétaires-Editeurs

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

L'AFFAIRE DE PANAMA. L'ARRÊT DE LA COUR SUPRÊME DE FRANCE.

L'arrêt de la cour suprême, qui casse la sentence rendue par la cour de Paris, dans l'affaire du Panama, a produit, hier—dit la *Liberté* du 17 juin—une vive impression dans l'opinion publique. La presse, toute entière, s'en occupe ce matin et, il faut bien le constater, ses observations ne sont généralement pas favorables pour le gouvernement qui avait ordonné les poursuites, ni pour les magistrats qui les ont exercées. Quant à nous, la décision de la cour de cassation ne nous a pas surpris. Si nos lecteurs veulent bien se rappeler ce que nous avons dit à l'origine même de ces scandaleux débats, ils reconnaîtront que notre conviction sur le point de droit qui vient d'être souverainement tranché, a été faite dès le premier jour.

Nous considérions la prescription comme incontestablement acquise au profit des accusés, quelque opinion qu'on pût, d'ailleurs, se faire des actes dont, au fond, ils étaient incriminés. La cour de cassation proclame aujourd'hui une doctrine juridique qui donne pleinement raison à nos prévisions de cette époque. Encore une fois, le fait ne saurait nous surprendre, mais il n'en provoque pas moins de regrettables réflexions, sur la manière dont a été conduite toute cette malheureuse affaire.

On comprendra difficilement que ceux qui ont dirigé l'instruction aient pu faire erreur sur un point si capital que celui de la prescription du délit. Une question de cette importance aurait dû être mise absolument hors de doute avant d'ouvrir les débats publics qui devaient avoir tant de retentissement et soulever tant de scandales.

L'effet de la prescription est, on le sait, de couper court non seulement à toute instruction criminelle, mais à tout procès devant un tribunal quelconque. C'est une question d'ordre public qui domine tout et impose silence à toute accusation.

Si l'on avait procédé comme tout le commandait, c'est-à-dire en n'agissant que lorsque la question de prescription aurait été définitivement tranchée, on aurait évité tous ces déplorables incidents par lesquels a passé cette triste affaire, on aurait arrêté le débordement de passions auquel nous avons assisté, on aurait même épargné aux accusés des douleurs et des épreuves que, légalement, la prescription couvrant leur action, on n'avait pas le droit de leur infliger. Certes, on ne les a pas, pour cela, reconnus innocents et leur responsabilité n'en est pas été amoindrie. A défaut de l'action criminelle, il restait contre eux l'action civile qui pouvait avoir raison de toutes leurs fautes au regardeur des intérêts. Mais on n'aurait pas du moins donné à ce procès les énormes proportions qui en ont fait une véritable calamité et un événement politique aussi désastreux pour la République que pour ceux qui en ont été directement frappés.

Evidemment il y a eu, dans l'étrange façon dont les choses ont été conduites, des erreurs de tactique non moins que des erreurs de droit. Il est vrai que tout le monde s'est emballé et n'a su garder ni le calme ni le sang-froid qui étaient nécessaires en pareilles circonstances critiques. La Chambre a cédé à un entraînement excessif qui lui a fait perdre la mesure et l'équilibre; les hommes du pouvoir, craignant d'être soupçonnés de compromis, ont exagéré leur rigorisme, tous les partis se sont laissé emporter par la partialité dans une lutte furieuse. On est arrivé même à une confusion de pouvoirs qui a forcé le procureur général d'aliens, M. Quesnay de Beaurepaire à se démettre pour sauvegarder sa dignité. Mais, dans ce désordre général, c'était le cas, pour la magistrature, de donner, par l'autorité supérieure du droit, toutes ces agitations et toutes ces impulsions dangereuses et de faire prévaloir la voix impartiale de la légalité dans la tourmente des passions déchaînées.

Voilà la leçon qu'il faut tirer de l'arrêt de la cour de cassation, et c'est la seule que nous voulons en dégager. Nous comprenons les surexcitations de nos Assemblées politiques devant les faits qui leur ont été dénoncés; mais les erreurs de jugement, mais les magistrats qui sont sous ses ordres n'avaient pas le droit de se tromper sur un point aussi essentiel que la prescription, et c'est cette inconcevable erreur que l'opinion publique leur reprochera. La prescription était un moyen de préserver des scandales d'un procès criminel le nom d'un homme qui a été l'une des gloires de notre pays. Il y avait, d'ailleurs, autour des principaux accusés, des enfants des parents dignes d'estime, qui n'étaient ni solidaires ni responsables de leurs fautes et dont il eût été humain de protéger la situation et l'avenir. Pour eux, l'arrêt de la cour de cassation vient malheureusement bien tard.

TAUX DU 4 JUILLET

Sur le chemin de fer Louisville et Nashville.

Le 2, le 3 et le 4 juillet, nous vendrons des billets d'excursion, aller et retour, au taux de un et tiers. Les tickets seront valables pour le retour jusqu'au 7 juillet inclusivement. Toutes les informations désirables seront données au bureau des tickets, coin St-Charles et Commune, ou à la gare, au pied de la rue du Canal.

JOHN KILKENY,
D. P. A.

Un détail curieux sur Théophraste Renaudot, dont on vient d'inaugurer la statue en France.

Le père du journalisme, le créateur des bureaux de placement, l'organisateur des premiers offices de publicité, le fondateur des maisons de prêt sur gages, origine du mont-de-piété, avait obtenu de Richelieu le titre de commissaires général des pauvres.

A la mort de son protecteur, il fut violemment attaqué, accusé d'usure, condamné par le Châtelet et le parlement, dans un procès contre Gui Patin, qui lui avait décoché l'épithète de fripon à la semaine.

On conte que Gui Patin, à l'issue de l'audience, lui dit : "Vous aviez perdu votre nez en entrant ici, mais vous avez gagné un pied de nez à la sortie." Allusion au nez camus de Théophraste, qui est, dans les pamphlets du temps, l'objet de mille plaisanteries.

Avant le dîner :

—Tu ne vas plus dans ce restaurant.

—Non ; je l'ai quitté depuis qu'il y a un grand salon de coiffure au premier étage : je n'aime pas les cheveux sur ma soupe.

Elle et lui :

—Vous m'aimez, dites-vous, qui me la prouve ?

—Je vous le jure sur....

—Jurez le moi sur quelque chose de sérieux, sur quelque chose dont vous ne sauriez vous passer.

—Alice, je vous le jure sur.... mes appointements !

Au salon, après dîner :

Comme on parle d'une affaire en litige mise entre les mains des huissiers, Boireau affecte de prononcer l'A aspiré. La maîtresse de maison lui en fait gentiment l'observation :

—Pardon, monsieur Boireau, pourquoi ne dites-vous pas des-z huissiers, comme tout le monde. Est ce exprès ?....

—Oui, madame, je l'ai prononcé exprès toute l'aiso... avec ces oisseux-là.

Entendu à une salle de conférences dans laquelle parle le célèbre X.....

—Comme il est plein de son sujet ! dit un des assistants.

—Mais comme il est bon à se vider !.. réplique un voisin.

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

DEUXIÈME PARTIE.

MARIE-MADELEINE.

(SUITE.)

Elle gardait le secret des tourments de son cœur sûrement. Pour rien au monde elle n'aurait voulu que Paul devinât qu'elle était la victime résignée de l'épouse profondément atteinte d'une aveugle jalousie.

Mais ce que Marie-Madeleine tenait à cacher à Paul, à tout prix, Clotilde ne se faisait pas faute de le lui apprendre d'une façon détournée.

Si, par exemple, au moment d'aller au théâtre, la jeune fille s'empressait auprès de Clotilde pour l'aider à s'habiller on lui arranger les plis de sa robe ou tout autre chose de ce genre, la jalouse désignait ses services, repoussait les offres en disant d'un ton sec :

—Laissez-moi, j'ai ma femme de chambre.

D'autres fois, si Marie-Madeleine se permettait de donner un conseil sur un ouvrage de broderie ou de couture, la jeune femme lui disait :

—Je vous serais obligée de m'épargner vos conseils.

A la promenade, quand on descendait de voiture pour marcher, si Paul se tenait trop longtemps à côté de Marie-Madeleine, la jalouse gardait obstinément le silence ou s'écriait avec aigreur :

—Si mademoiselle l'institutrice voulait me permettre de causer un peu avec mon mari, je lui en serais fort reconnaissante.

Parfois il arrivait à Paul d'avoir des instants de mélancolie que la présence de sa femme ne parvenait pas toujours à dissiper.

Alors celle-ci lui disait :

—Si j'allais chercher Marie-Madeleine, mon ami ; je me suis aperçue qu'elle seule avait le pouvoir de vous dérider.

A force de piques d'épingle, le cœur du mari avait été profondément blessé.

Et quand il cherchait à arracher de son cœur un fatal amour, Clotilde semblait vouloir le décourager dans ses efforts. En effet, l'impressionnait qu'il mettait à être agréable à sa femme, venait continuellement se heurter à cette jalousie qui tournait à la cruauté.

N'ayant pas l'air de comprendre, il se taisait, il patientait.

Il ne tarda pas à découvrir combien Marie-Madeleine souffrait des duretés, pour ne pas dire des outrages, dont Clotilde l'accablait sans cesse.

(Cela ne pouvait pas durer.

Prenant la défense de la jeune fille, il fit des reproches à sa femme. Celle-ci pleura, s'emporta, répondit par d'autres reproches.

Il y avait déclaration de guerre dans ce ménage, qui aurait pu être si heureux.

Mme Melville voyait tout et, comme son fils, elle avait patienté.

Un matin, elle dit tristement à Paul :

—En gardant Marie-Madeleine avec nous, j'ai été imprudente.

—C'est moi qui l'ai voulu, ma mère.

—Nous l'avons voulu tous les deux. Hélas ! nous ne pensions point qu'elle pourrait être un objet de discorde entre toi et ta femme.

—Clotilde a tort, ma mère.

—Je le veux bien ; mais elle est jalouse.

—Sans raison.

—Qui sait ? Nul ne lui a dit que tu avais voulu épouser Marie-Madeleine par amour ; mais elle a sûrement deviné une partie des choses que nous avons cru devoir lui cacher.

Nous sommes tous ici dans une situation qui n'est pas tenable, et comme je veux avant tout ton bonheur et celui de Clotilde, je me résignerai, pour obtenir ce résultat, à me séparer de Marie-Madeleine.

—Non, ma mère, non ! s'écria le jeune homme, je ne veux pas cela !

—Paul ! la jalousie est mauvaise conseillère, et je frémis en songeant à ce qui peut arriver d'un moment à l'autre.

—Je lutterai contre cette jalousie ridicule, et j'en aurai raison.

—Ce sera la guerre entre toi et ta femme.

—C'est possible, mais je ne capitulerai pas.

—Je te le répète, mon ami, je tremble quand je songe aux choses terribles qui peuvent arriver. Nous souffrirons tous, mais la plus malheureuse sera Marie-Madeleine, qui a déjà tant souffert de cette jalousie.

—Ma mère, je la défendrai !

Mme Melville soupira tristement la tête.

—De cette façon, dit-elle, tu exciteras encore plus la jalousie de ta femme et n'empêcheras point Marie-Madeleine de souffrir davantage. Paul, pour notre tranquillité à tous et dans l'intérêt même de la pauvre enfant, son éloignement est nécessaire, il s'impose.

—C'est affreux ! s'écria le jeune homme.

Il baissa la tête, resta quelques instants songeur, puis se redressant brusquement :

—Ainsi, prononça-t-il sourdement, on veut que Marie-Madeleine, malheureuse dans le présent, soit malheureuse dans l'avenir ! Eh bien ! non, ma mère, je n'admets pas qu'on puisse lui dire "va-t-en !" Quoi qu'il puisse arriver, elle restera ici !

Mme Melville soupira et se borna à répondre :

—Paul, tu réfléchiras.

Le lendemain, on avait à dîner l'abbé Ginoux.

Au moment de se mettre à table, on fit prier Clotilde de se rendre dans la salle à manger.

Mais, dans la soirée, elle s'était querellée avec son mari. Une scène de jalousie.

Elle répondit qu'on pouvait dîner sans elle, qu'elle désirait rester dans sa chambre.

—Clotilde serait-elle indisposée ? demanda Mme Melville.

—Elle ne l'était pas tout à l'heure, répondit Paul, qui était devenu très pâle.

Elle alors hors de la salle à manger, et bientôt après on entendit des éclats de voix, le bruit d'une dispute.

Marie-Madeleine, toute tremblante et la tête baissée, semblait en proie à de douloureuses réflexions.

Mme Melville était sortie précipitamment de la salle à manger afin de s'interposer entre le mari et la femme.

Ayant réussi à les calmer l'un et l'autre, elle revint. Aussitôt, Marie-Madeleine lui demanda la permission de se retirer dans sa chambre.

—Va, mon enfant, dit Mme Melville.

Et elle suivit des yeux la jeune fille qui se retirait la mort dans l'âme.

Un instant après, Paul reparut.

—Eh bien ? l'interrogea M. Ginoux.

—Clotilde ne dînera pas avec nous, elle souffre véritablement, répondit il.

—C'est une raison pour qu'on lui pardonne ce qu'elle fait souffrir à une autre, dit Mme Melville.

—Ce sont des nuages qui se dissiperont, dit le vieux prêtre d'une voix lente et grave.

—Mon ami, continua-t-il en prenant la main du jeune homme, il faut se tenir toujours prêt à subir les épreuves de la vie. Le bonheur, souvent, se fait payer cher. Mais dans n'importe quelle circonstance, il faut savoir opposer aux choses douloureuses, cruelles, la force de la conscience et l'énergie de l'âme.

On se mit à table ; mais on ne mangea que du bout des dents.

Ce fut une triste soirée que l'abbé Ginoux passa ce jour-là chez Mme Melville.

XXI

SÉPARATION.

Mme Melville achevait de s'habiller lorsque l'on frappa discrètement à la porte de sa chambre.

—Entrez, dit-elle.

La porte s'ouvrit et Mme Melville vit paraître Marie-Madeleine.

La jeune fille était affreusement pâle, et l'on devinait à ses yeux rougis, fatigués, qu'elle avait passé toute la nuit dans les larmes.

—Voyons, ma chère enfante, qu'as-tu donc à me dire de si pressé ? lui demanda Mme Melville après l'avoir pour ainsi dire forcée à s'asseoir.

—Madame, répondit Marie-Madeleine d'une voix vibrante d'émotion, j'ai beaucoup réfléchi dans cet dernier temps et me suis dit que le devoir enfin pesser à mon avenir.

—Alors ?

—J'ai pris une résolution.

—Quelle résolution ?

—Celle de me consacrer à l'enseignement, et je viens vous prier, ma chère bienfaitrice, de m'accorder la permission de vous quitter.

Mme Melville enveloppa la jeune fille d'un regard d'ineffable tendresse.

—Voyons, fit-elle, est-ce tout de suite que tu veux me quitter ?

—Oui, madame, aujourd'hui même.

Mme Melville sentit son cœur se serrer.

Après être restée un moment silencieuse, elle reprit :

—Je comprends, ma chère enfant, que tu aies le désir d'enseigner à d'autres ce que tu as appris, c'est ta volonté, je ne veux la contrarier en rien.

—Je vous remercie, madame. Ah ! je vous en supplie, ne voyez pas en moi une ingrate ; croyez seulement que je ne veux pas abuser de vos bontés.

—Toi, ma fille, ingrate ? Jamais !.... Mais si je te laissais partir aujourd'hui, comme tu le demandes, où irais-tu ?

—J'ai pensé que mademoiselle Pauffert, mes institutrices de Neuilly, voudraient bien me recevoir, me garder avec elles comme sous-maîtresse ou m'aider à me placer.

—Est-ce donc dans un pensionnat de jeunes filles que tu désires être placée ?

—Oh ! s'il m'était donné de choisir, je préférerais être institutrice dans une famille.

—C'est également ce que je désirerais ; oui, faire l'éducation d'une jeune demoiselle est bien ce qui te convient.

Voilà donc ce que nous devons chercher Mademoiselle Pauffert, qui obtient dans leur pensionnat tant de jeunes filles, aujourd'hui mariées et mères de famille, ont un vaste cercle de relations ; je suis convaincue qu'elles ne seront pas longtemps à te procurer une place d'institutrice dans une famille absolument recommandable. En attendant, chère enfant, tu resteras auprès de moi ; tu ne peux pas me quitter brusquement, ainsi que tu me le disais tout à l'heure.

Cette après-midi, je t'emmènerai chez les demoiselles Pauffert.

—Oh ! merci, madame, merci ! s'écria la jeune fille.

—Voilà donc, mon enfant, ce qui est entendu entre nous. Et maintenant, viens que je t'embrasse.

Marie-Madeleine tendit son front à Mme Melville. Mais celle-ci la prit dans ses bras et lui dit à mi-voix :

—Va, je te comprends, je te comprends bien ! Ah ! chère et vaillante enfant, cœur d'or, tu me paies aujourd'hui tout ce que j'ai pu faire pour toi ; je te conserverai ma tendresse, qui grandirait encore, s'il m'était possible de l'aimer davantage !

Elles s'embrassèrent avec effusion, puis Marie-Madeleine se retira.

—Ah ! Clotilde, Clotilde, prononça Mme Melville d'un ton douloureux, vous regretterez un jour vos cruautés envers cette pauvre enfant !

Quelques instants après, Mme Melville fit connaître à son fils les intentions de Marie Madeleine.

Le jeune homme blêmit et un éclair traversa son regard.

—Ma mère.... commença-t-il.

—J'ai approuvé Marie-Madeleine, l'interrompit Mme Melville, tu n'as plus rien à dire ; la pauvre enfant ne peut pas être ici plus longtemps une victime. Il faisait échapper un profond soupir et baissa la tête.

Dans la journée, comme il avait dit, Mme Melville et Marie-Madeleine se rendirent à Neuilly, au pensionnat dirigé par les dames Pauffert, qui firent à Mme Melville et à leur chère élève le plus aimable accueil.

Elles promirent de s'occuper tout de suite de Marie-Madeleine, dont elles pouvaient répondre comme d'elles-mêmes.

Quatre jours s'écoulèrent. Marie-Madeleine, anxieuse, attendait le résultat des démarches faites par ses institutrices.

Le matin du cinquième jour, comme Mme Melville et la jeune fille étaient seules dans le petit salon, on annonça

Mlle Aglaé Pauffert, l'aînée des deux sœurs, qui fut reçue aussitôt.

—Je crois vous apporter une bonne nouvelle ! s'écria Mme Melville.

—Oui, répondit la vieille demoiselle en embrassant tendrement Marie Madeleine, nous avons trouvé pour cette chère enfant une place d'institutrice telle que nous pouvions la désirer. Et nous dire vous pas en à la chercher, elle est venue à nous. Voici comment :

Nous avons eu pour élève, pendant plusieurs années, Mlle Ernestine de Marpoix, fille de M. le marquis de Marpoix, qui était alors colonel et est devenu général de brigade, puis général de division.

Mlle de Marpoix a épousé, il y a une dizaine d'années, M. le comte de Clairfond, qui possède de vastes domaines en Bourgogne, dans la Côte d'Or ; le comte et la comtesse restent presque toute l'année dans leurs terres, au château de Mondraget, qui se trouve à deux ou trois lieues de Semur.

Mme de Clairfond ne nous a pas oubliés ; aussi, lorsqu'elle vient à Paris, ne manque-t-elle jamais de nous rendre visite. Elle se souvient que nous l'avons aimée et maternellement élevée.

Or, Mme la comtesse de Clairfond est mère de deux charmantes petites filles, une de huit ans, l'autre de deux ans moins âgée.

Hier soir, nous avons reçu une lettre de la comtesse ; elle nous demande de lui trouver une institutrice pour ses chères petites.

—" Je m'en rapporte absolument à vous, nous dit-elle, car je suis sûre d'avance que la personne que vous m'enverrez aura, en plus d'une instruction sérieuse, toutes les autres qualités que je désire trouver dans l'institutrice à qui je vais confier mes enfants."

Eh bien, ma chère Marie-Madeleine, continue Mlle Pauffert, cette instruction sérieuse que l'on exige, vous la possédez ; quant à vos autres qualités, dont je n'ai pas à parler ici, on elles sont connues, Mme de Clairfond les apprécierait elle même si, comme je l'espère, vous acceptez la situation qui vous est offerte.

—Je l'accepte, mademoiselle, s'écria la jeune fille avec des larmes dans la voix, je l'accepte de tout mon cœur et avec la plus vive reconnaissance !

—Alors, c'est entendu, je vais écrire dès aujourd'hui à Mme la comtesse de Clairfond.

Mais je ne vous ai pas tout dit : au château de Mondraget vous serez considérée comme étant de la famille ; il va sans dire que vous aurez votre place à la table des maîtres ; vous aurez votre chambre à côté de celle de vos élèves ; enfin, votre traitement sera de cent francs par mois.

—Oh ! mademoiselle, c'est trop beau !

—Non, chère enfant, vous méritez cela ; d'ailleurs vous serez tenue à une certaine élégance, vous aurez à faire des dépenses pour votre toilette ; et puis, ne faut-il pas que vous puissiez faire quelques petites économies ?

—Oh ! mademoiselle, dit la jeune fille, très émue, que de reconnaissance je vais vous devoir !

—Je connais votre cœur, Marie-Madeleine, l'ingratitude n'y pénétra jamais. Mais, je dois vous le dire, je suis heureuse, très heureuse de vous donner comme institutrice aux deux fillettes de Mme de Clairfond ; j'ai pour la comtesse et pour vous une égale affection, et en vous rendant le petit service que vous m'avez demandé, chère enfant, j'en rends un plus grand à la comtesse. Vous voyez, c'est moi qui ai à vous remercier.

—Ne craignez-vous pas que Mme la comtesse de Clairfond ne trouve Marie-Madeleine trop jeune ? demanda Mme Melville.

—La jeunesse n'a jamais été un défaut, répondit la maîtresse de pension en souriant ; mais, soyez tranquille, je sais ce que j'ai à dire à la comtesse à ce sujet. Marie-Madeleine peut se considérer, dès à présent, comme l'institutrice des jeunes demoiselles de Clairfond.

—Devrai-je partir bientôt ? demanda la jeune fille.

—Tout de suite après que la comtesse aura répondu à ma lettre ; vous n'avez plus que le temps de faire vos préparatifs de départ.

—Ce n'est pas sans chagrin que je vais me séparer de Marie-Madeleine, dit Mme Melville ; mais elle le veut..... Enfin, si elle est heureuse dans cette famille.

—Elle le sera, n'en doutez pas un instant, madame.

—Elle va être bien loin de moi.

—Avec les chemins de fer, il n'y a plus de grandes distances ; du reste, Marie-Madeleine aura l'occasion de venir à Paris, et vous-même, madame, pourrez aller la voir en Bourgogne. C'est vous, sans doute, qui la conduirez au château de Mondraget ?

—Oui.

—Mme de Clairfond vous invitera certainement à rayonir au château.

Mme Melville et Marie-Madeleine remercièrent chaleureusement la maîtresse de pension. Et celle-ci se retira, promettant de revenir dès qu'elle aurait reçu la réponse de la comtesse de Clairfond.

Le jour même, ainsi qu'elle l'avait dit, Mlle Pauffert écrivit à son ancienne élève.

Voici en quels termes elle recommandait Marie Madeleine à la comtesse de Clairfond :

" Madame la Comtesse,

" Votre lettre m'est arrivée, comme je cherchais à placer une jeune institutrice, que je n'hésite pas à appeler une perle.

" Marie-Madeleine,—c'est le nom de l'institutrice,—est bien la personne " tout à fait recommandable à qui vous " pouvez confier vos chères petites filles ; " si vous l'agréez, elle est prête à se rendre auprès de vous.

" Ma protégée est toute jeune, car elle " n'a pas encore dix-huit ans ; mais si " elle est précoce pour l'intelligence, elle " l'est également pour la raison.

" Comme vous, madame la comtesse, " elle a été élevée dans notre pension-" nat ; c'est vous dire que je la connais, " que je la connais bien. Très studieuse, " elle a couronné son application " au travail ; à dix-sept ans, elle a obtenu son brevet supérieur. Comme " institutrice instruite, il serait difficile " de trouver mieux.

" Je dois, maintenant, vous donner " quelques renseignements sur cette " jeune fille. Elle a été élevée par une " dame fort riche, une de ces natures " d'élite, comme il n'y en a pas assez, " malheureusement. Mme Melville a " été une bienfaitrice, presque une mère " pour ma protégée, et celle-ci ne s'est " pas aperçue, un seul jour, qu'elle n'a-" vait ni père ni mère.

" Entourée d'une sollicitude constante, " Marie-Madeleine est devenue une jeune " fille accomplie, ainsi que vous pourrez " en juger :

" Mme Melville éprouve du chagrin à " se séparer de Marie-Madeleine, qui est " un peu son enfant ; mais celle-ci veut " absolument se consacrer à l'enseigne-" ment. Il y a là une véritable voca-" tion. Vous et moi, madame la com-" tesse, nous ne pouvons que nous en " féliciter.

" Marie Madeleine a le plus charmant " caractère que je connaisse et est douée " des sentiments les plus exquis. Mais, " si je donne besoin de vous faire son " éloge ? Ne me suffit-il pas de vous dire : " Accepte-la, je ne pourrais trouver une " personne plus digne pour vos chères " enfants."

" Bientôt, j'en ai la conviction, vous " me remercierez de vous avoir donné " Marie-Madeleine, et je m'en réjouis à " l'avance.

" Si vous voyez combien c'est grande " mon affection pour cette jeune fille, " et vous me permettrez de vous faire à " son sujet quelques recommandations.

" Marie-Madeleine, recueillie par Mme " Melville dès son plus jeune âge, ne " s'est jamais départie de la simplicité et " de la modestie qui lui imposaient " sa situation d'enfant élevée par " charité. Ce mot "charité" je l'écris " bravement, madame la comtesse, parce " que dans votre pensée il ne saurait " avoir une signification humiliante.

" Marie-Madeleine, élevée avec soin, " dressée, a, pour Mme Melville, sa bien-" faitrice, toute l'affection et la vive re-" connaissance qu'elle lui doit. Jusqu'à " présent, elle a été aussi heureuse qu'elle " la pouvait l'être, et elle sent tout le prix " de ce bonheur à lui faire défaut. Aussi, " madame la comtesse, je vous demande " de continuer l'œuvre de Mme Mel-" ville, en donnant à ma protégée votre " amitié, dont elle est digne, et dont elle " vous sera reconnaissante. En quit-" tant une famille où elle était heureuse, " elle entrera dans une autre famille où, " grâce à vous, elle le sera également.

" Mais je connais votre cœur, madame, " la comtesse, et je suis sûre d'avance " que Marie-Madeleine, auprès de vous, " n'aura rien à regretter.

" Je ne parlerai pas de ses autres qualités, qui n'ont pas sans avoir un côté extrême-" ment délicat : Marie-Madeleine n'a ja-" mais connu sa mère, ni son père ; sa " naissance est enveloppée d'ombre et de " mystère ; elle ne sait rien, absolument " rien de ses parents ; car elle ne s'est " jamais permis d'interroger sa bienfai-" trice à ce sujet.

" Quelles choses cache ce mystère ? Je " l'ignore. C'est un secret entre Mme Mel-" ville et son oncle, M. l'abbé Ginoux.

" Je crois devoir vous instruire de " cela, madame la comtesse, d'abord " parce que ma franchise ne me permet " pas de vous le laisser ignorer, et en-" suite afin que vous n'ayez pas à adres-" ser à Marie-Madeleine des questions " auxquelles elle ne pourrait répondre " et qui lui enlèveraient peut-être pour " toujours tranquillité.

" Mme Melville a semé en elle les prin-" cipes qui font la jeune fille vertueuse " et la femme rivée à ses devoirs. Ces " principes, base de toute bonne éducation, notre jeune institutrice les " sèmera à son tour dans l'esprit et le " cœur de vos chères petites filles.

" Je demandais la réponse que vous " voudrez bien faire à ma lettre, un peu " longue, veuillez agréer, madame la " comtesse, la nouvelle assurance de mes " sentiments très affectueux.

" AGLAÉ PAUFFERT.

La maîtresse de pension avait bien calculé le temps quand elle avait dit à Marie-Madeleine :

—Vous pouvez, dès maintenant, faire vos préparatifs de départ.

La réponse de la comtesse de Clairfond arriva par le retour du courrier.

Marie Madeleine était acceptée. On allait l'attendre avec impatience. On priait Mme Melville de vouloir bien accompagner sa fille adoptive, en exprimant l'espoir qu'elle accepterait l'hospitalité à Mondraget pendant quelques jours.

Enfin, on demandait à Mme Melville de faire connaître le jour et l'heure de l'arrivée des voyageuses à Montbard, où une voiture du château irait les prendre.

Mme Melville répondit le soir même à la comtesse.

On devait partir le surlendemain et il était décidé que Mme Melville accompagnerait Marie Madeleine.

Mais il ne devait pas en être ainsi.

Le lendemain, l'excellente femme fut prise d'une assez forte fièvre, à laquelle tant d'émotions successives et violentes n'étaient certainement pas étrangères. Le médecin lui ordonna de garder le lit et défendit qu'il y eût aucune imprudence de sa part à faire le voyage.

—Eh bien ! dit l'abbé Ginoux, c'est moi qui accompagnerai Marie-Madeleine et je présenterai à Mme la comtesse de Clairfond.

Depuis qu'elle avait appris la résolution de celle qu'elle considérait comme sa rivale, Clotilde s'était sentie touchée. Toutefois, sa nature jalouse s'accommodait de cette détermination.

Le matin du départ, quand Paul vint lui demander si elle voulait recevoir les adieux de Marie-Madeleine, elle prit le bras de son mari pour aller au-devant de la jeune fille.

Marie-Madeleine lui tendit la main franchement et lui demanda la permission de l'embrasser.

Clotilde eut un moment d'hésitation ; mais elle remercia, pensait-elle, une victoire trop décisive pour ne pas se montrer aimable avec celle qui se sacrifiait pour sa tranquillité. Elle se laissa embrasser.

—Au revoir ! prononça Marie-Madeleine, ayant peine à contenir son émotion.

—Adieu ! murmura Clotilde.

Quant à Mme Melville, elle laissa déborder toute l'émotion, toute la tendresse de son cœur.

Tenant la jeune fille dans ses bras, elle répétait à plusieurs reprises :

—A revoir, mon enfant ! à revoir ma chérie ! au revoir, au revoir !

* *

En descendant du train, à la station de Montbard, M. Ginoux demanda au chef de gare, qui se trouvait sur le quai, s'il n'y avait pas là, attendant des voyageurs, une voiture du château de Mondraget.

—Alors, monsieur l'abbé, c'est vous et mademoiselle que Mme la comtesse de Clairfond attend : venez, je vais vous conduire près de Mme la comtesse.

La châtelaine avait voulu venir elle-même au-devant de l'institutrice. A la vue du prêtre, elle parut surprise.

—Vous êtes sans doute monsieur l'abbé Ginoux ? dit-elle.

—Oui, madame la comtesse.

—Je m'attendais à voir Mlle Melville.

—Ma nièce a été prise, hier, d'une indisposition subite.

—Pas grave, je suppose.

—Non, madame la comtesse, mais qui réclame quelques jours de repos. Je vous apporte ses excuses.

Mme de Clairfond tendit la main à M. Ginoux.

Elle ne tourna pas vers Marie-Madeleine, dont tout d'abord la grande beauté l'avait frappée.

—Mademoiselle, lui dit-elle, accompagnant ses paroles d'un gracieux sourire, vous serez la bienvenue au château ; vos petites élèves vous attendent avec impatience ; nous allons être deux amies, deux mamans. Vous allez aimer mes enfants, et elles vous aimeront.... Mademoiselle, embrassons nous !

—Oh ! madame.... madame la comtesse.... balbutia Marie-Madeleine en se laissant aller dans les bras de Mme de Clairfond.

Un instant après on monta dans le landau, qui reprit le chemin du château, au grand trot des chevaux.

Le comte attendait sur le perron du grand escalier. Il descendit précipitamment pour aller présenter la main à sa femme ; il aida ensuite M. Ginoux à mettre pied à terre.

Marie Madeleine s'était élancée légèrement hors de la voiture.

—Mon ami, dit la comtesse à son mari, Mme Melville s'est trouvée indisposée, et c'est M. l'abbé Ginoux, qui a bien voulu nous amener notre jeune institutrice.

Le comte adressa un sourire à la jeune fille, puis s'approcha du vieillard :

—Monsieur l'abbé, dit il, faites-moi l'honneur de prendre mon bras.

Les deux hommes et la comtesse montèrent lentement les marches du perron. Marie-Madeleine marchait à quelques distance derrière eux.

Un jeune homme, qui venait de paraître dans la cour, s'arrêta brusquement et salua la jeune fille. Elle rendit le salut par un gracieux mouvement de tête.

—Oh ! la charmante personne, se disait le jeune homme. Quelle grâce ! Et comme sa douce physionomie exprime la bonté !

Marie-Madeleine avait disparu, et il restait à la même place, immobile et rêveur.

L'entrée de l'institutrice dans le salon fut saluée par les cris de joie des deux fillettes qui allaient être ses élèves. Elles vinrent se jeter dans ses bras avec un irrésistible élan de sympathie.

—Je vous aimerai, chères petites, oh ! oui, je vous aimerai bien ! disait Marie-Madeleine en les embrassant et en se retenant pour ne pas pleurer.

La comtesse, ravie, heureuse, souriait.

Déjà, Lucienne, l'aînée des deux mignonnes, accablait Marie Madeleine de questions enfantines.

—Monsieur l'abbé, dit le comte à M. Ginoux, j'espère que vous nous resterez quelques jours.

—Je le voudrais, monsieur le comte, mais je ne le puis.

—Que dites vous ? firent en même temps la comtesse et son mari.

—Je suis profondément touché de votre aimable invitation, et je vous remercie de tout cœur. Je suis prêtre, je me dois tout entier à mon ministère et il faut que je sois demain à Paris.

—Il en est ainsi, monsieur l'abbé, la comtesse et moi n'avons plus le droit d'insister.

Après un silence, M. Ginoux reprit :

—Madame la comtesse, Mlle Pauffert vous a recommandé Marie-Madeleine ; elle vous a dit ce qu'elle est et vous savez sa situation d'enfant élevée par une entière confiance. Au nom de ma nièce et au mien, je vous recommande aussi cette chère enfant. Elle est douce, aimante et a besoin d'affection, de beaucoup d'affection.

—Les affections ne lui manqueront pas ici, répondit Mme de Clairfond.

Et montrant Marie-Madeleine, qui avait sur ses genoux la petite Pauline et entourait de son bras la taille de Lucienne, elle ajouta :

—Voyez, monsieur l'abbé, elle est déjà l'amie de ses élèves et, comme je l'ai dit à la gare, elle sera aussi leur maman. Oh ! elle s'habituera vite à la nouvelle existence qui va commencer pour elle.

M. Ginoux, très ému, serra silencieusement la main de Mme de Clairfond.

On passa dans la salle à manger.

A ce moment, on apportait les bagages de l'institutrice, qu'une voiture de chasse avait pris à la gare.

La comtesse, qui avait à peine mangé le matin, se mit à table avec M. Ginoux et la jeune fille.

Deux heures plus tard, le vieux prêtre montait dans une victoria, qui allait le reconduire à la gare.

La comtesse et Marie-Madeleine, tenant chacune une des fillettes par la main, avaient accompagné M. Ginoux jusqu'à la voiture. Et quand celle-ci eut disparu à l'extrémité de la longue avenue, la petite Lucienne s'écria tout à coup :

—Maman, mène-nous boire du lait chaud à la ferme.

—Eh ! oui, mes chéries, dit la comtesse, allons à la ferme.

Charlotte Landry les vit venir et accourut à leur rencontre.

—Chère madame Landry, dit la comtesse, nous venons vous rendre visite et en même temps boire du lait.

—Comme vous êtes bonne, madame la comtesse ! On vient de traire, le lait est encore tiède ; je vous servirai aussi de la jeune crème.

On entra dans la maison. En moins de cinq minutes, la fermière eut mis une nappe blanche sur la table, apporté du bois rempli de lait, des cuillers, un compotier plein de crème et une miche de pain.

Mme de Clairfond, Marie-Madeleine et les petites filles aidaient à s'asseoir lorsque la fille de Vertpré entra dans la salle.

—Cendrillon, Cendrillon ! s'écrièrent les deux enfants.

Et s'élançant vers la malheureuse, elles lui prirent les mains.

Marie Madeleine regardait cette femme, que l'on venait d'appeler Cendrillon, avec un sentiment de vive curiosité.

—C'est une pauvre folle lui dit tout bas la comtesse.

A ce moment, le regard de la jeune fille rencontra celui de Cendrillon.

Il y eut comme un choc, car l'une et l'autre tressaillirent.

Droite, immobile, les yeux brillants, Cendrillon regardait maintenant Marie-Madeleine avec une fixité étrange.

La jeune fille sentait son cœur se serrer.

—Pauvre femme ! murmura-t-elle.

Elle avait la poitrine oppressée. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Marie Madeleine éprouvait une émotion singulière dont elle ne pouvait se rendre compte. Evidemment, elle était sous le coup d'une impression mystérieuse.

Elle se sentait irrésistiblement attirée vers cette malheureuse par un courant sympathique et il lui semblait qu'elle lui devait quelque chose de bon.

—Mademoiselle, dit Cendrillon, il faut partir.

Cette parole parut sortir Cendrillon de son immobilité de statue.

Ayant sur les lèvres un sourire indéfinissable, elle salua la comtesse et Marie-Madeleine par des mouvements de tête, puis traversa la salle lentement, ouvrit une porte et disparut.

Marie-Madeleine laissa échapper un soupir.

—Vous êtes bien impressionnable, lui dit Mme de